



Depuis son entrée, il y a plus de cinquante ans, dans les études arabes, André Miquel n'a cessé d'analyser et de traduire la littérature arabe dans ses trois genres fondamentaux, qui répondent exactement à la typologie des discours jadis proposée par Roland Barthes : récit, poésie, littérature technique¹.

C'est vers cette dernière qu'il se tourna d'abord, quand, élève de l'Ecole Normale Supérieure, curieux des choses de l'Orient, il consacra, en 1952, un diplôme d'études supérieures au géographe arabe al-Muqaddasî (mort après 380/990), avec, déjà, une traduction de l'introduction (partielle) et de la conclusion, ainsi que de trois chapitres ('Irâq, Jibâl et désert de la Perse) de son ouvrage *Ahsan al-taqâsîm fî ma'rîfat al-'aqâlîm* (« La meilleure répartition pour la connaissance des provinces »). Ce devait être le prélude à une longue enquête sur les géographes arabes, aboutissant quinze ans plus tard à une thèse d'Etat : *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle. Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe, des origines jusqu'à 1050* (Paris EPHE, VIe section et La Haye, Mouton, 1967). Et celle-ci, à son tour, constitua le tome I d'une somme dont trois autres allaient suivre : *Géographie arabe et représentation du monde : la terre et l'étranger*, en 1975, *Le milieu naturel* en 1980, *Les Travaux et les jours* en 1988. Dans cette somme, al-Muqaddasî y apparaît partout comme le géographe « préféré ». C'est d'ailleurs une traduction du chapitre consacré à la Syrie (al-Shâm) du *Ahsan al-taqâsîm* que Miquel présenta comme thèse complémentaire (Damas, IFEAD, 1963). Il fit également paraître, issue de son enseignement à Paris-Vincennes, une traduction du chapitre consacré à l'Egypte (« L'Egypte vue par un géographe arabe du IVe/Xe siècle : al-Muqaddasî », *Annales Islamologiques* 11 1972, p. 109-139). Notons que la longue « complicité » de Miquel avec Muqaddasî a sans doute trouvé son épilogue, l'an passé, avec la parution, sinon d'une traduction complète de son ouvrage, du moins d'une *adaptation* sous le titre *Un Palestinien sur la route. L'empire musulman vers l'an mil* (Paris et Arles, Sindbad/Actes Sud, 2008). Adaptation permettant à Miquel de valoriser, au-delà du géographe, l'écrivain et l'homme, ainsi que son propre goût pour la littérature.

L'intérêt de Miquel pour la géographie *humaine* du monde musulman ou l'*homme* Muqaddasî vient rappeler qu'il est lui-même issu des *humanités* et, par suite,

inscrit sa démarche dans la continuité d'un orientalisme *humaniste* qui apparaît très précocément en Europe : je dirai -tentativement- dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, époque où l'on voit des savants, nourris dès l'enfance de latin et de grec, commencer à s'intéresser aux littératures profanes de l'Orient musulman, savantes ou populaires (l'intérêt pour la langue elle-même commençant dès le XVI^e siècle). Héritier de cette tradition philologique de par sa formation initiale (il est normalien et agrégé de grammaire), Miquel n'en est néanmoins pas prisonnier : il a su au contraire ouvrir la poésie et la littérature narrative arabes aux analyses de son temps, dans son enseignement, base de beaucoup de ses ouvrages, d'abord à l'Université, comme peut en témoigner l'auteur de ces lignes qui suivit ses cours à Paris III en 1970-1971, puis, à partir de 1976, au Collège de France, dans la chaire de Langue et littérature arabes classiques.

Commençons par la poésie. On peut dire qu'André Miquel a une vision globale de la poésie arabe classique, ce dont témoignent les deux anthologies qu'il a publiées : *Des déserts d'Arabie aux jardins d'Espagne* (Paris, Sindbad, 1992) et *Les Arabes et l'amour* (Paris, Sindbad, 1999), cette dernière en collaboration avec Hamdane Hadjadji. La première anthologie, générale, couvrait la poésie arabe classique, de ses origines préislamiques à ses derniers feux andalous. La seconde, thématique, couvrait le même espace-temps, mais en focalisant sur le thème de l'amour, sous ses différentes formes. Les deux suivaient en matière de traduction une voie souvent suivie par les latinistes et les hellénistes, ainsi que par les arabisants d'outre Rhin et d'outre Manche, mais rarement par les arabisants français : celle de la traduction poétique, où au discours régulier de la langue de départ correspond un discours régulier dans la langue d'arrivée -alexandrins, décasyllabes, octosyllabes, selon les mètres arabes, et de surcroît rimés. Mais, une fois prise la mesure du domaine, Miquel a, dans celui-ci, des préférences. Et même un coup de cœur : pour Qays ibn al-Mulawwah (I^{er}/VII^e siècle), plus connu sous son surnom de Majnûn Laylâ (« le fou de Laylâ »), personnage plus légendaire qu'historique, et auquel il consacre, en 1984, un triptyque : un essai, en collaboration avec Percy Kemp, intitulé *L'Amour fou* (Paris, Sindbad), une traduction partielle de son *dîwân*, sous le titre de *L'Amour poème* (Paris, Sindbad) et, première rejonction du travail de l'universitaire et de celui de l'écrivain, une version romancée de son histoire sous le titre de *Laylâ, ma raison* (Paris, Le Seuil). Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Une dizaine d'années plus tard, il y revient dans un essai relevant de la littérature comparée : *Deux histoires d'amour : de Majnûn à Tristan* (Paris, Odile Jacob, 1996). Premier volet d'un nouveau triptyque dont les deuxième et troisième le ramènent à l'histoire occidentale de Tristan et Iseut et à deux de ses avatars : *Le Roman de Tristan et Iseut* (1900) du médiéviste Joseph Bédier (1864-1938) d'une part, qu'il met en vers alexandrins (*Tristan et Iseut, d'après Joseph Bédier*, Paris, Odile Jacob, 1996), l'opéra *Tristan und Isolde*, créé en 1865, de Richard Wagner (1813-1883) d'autre part, dont il propose une traduction du livret, achevé en 1859 (*Tristan et Isolde, préface de Pierre Boulez*, Folio-Théâtre, Paris, Gallimard, 1996). Et l'aventure de Majnûn trouve son épilogue, en 2003, avec un véritable exploit : la traduction *intégrale* du *Dîwân* de Majnûn (Paris, Sindbad). Mais Miquel trouve encore le temps de traduire d'autres poètes : Abû l-'Atâhiya, (m. 210 ou 211/825 ou 826) dont il propose une anthologie sous le titre de *Poèmes de vie et de mort* (Paris, Sindbad, 2000) et, cette année même,

Ibn Zaydûn (m. 463/1070), dont il traduit, sous le titre de *Pour l'amour de la princesse* (Paris et Arles, Sindbad/Actes Sud, 2009) les poèmes d'amour pour Wallâda, renouvelant, par la même occasion, sa manière de traduire la poésie arabe ! Et je ne crois trahir aucun secret en disant que d'autres traductions de poètes sont encore à venir...

Venons-en maintenant à la littérature narrative, objet du présent numéro de *Synergies*. Au vrai, Miquel l'avait abordée une première fois, par le biais de la traduction, en proposant une version française de *Kalîla et Dimna* (Paris, Klincksieck, 1957), adaptation arabe des Fables de Bidpai, faite, non d'après l'original sanskrit, mais une version pehlieve, par Ibn al-Muqaffa' (m. 139/756). Mais c'est au milieu des années 1970 que commença la grande aventure des *Mille et une nuits*, partagée avec l'universitaire et écrivain d'origine algérienne Jamel Eddine Bencheikh. Il y eut d'abord la traduction et l'analyse d'un conte, *Gharîb et Ajîb* (Paris, Flammarion, 1977), pour ainsi dire métonymique du recueil, dont il dit le caractère « étrange » et « merveilleux ». Puis l'analyse de *Sept contes* (Paris, Sindbad, 1981), dont le sous-titre *ou il n'y a pas de contes innocents* résumait le travail de décryptage politique et social auquel pouvaient être soumises les *Nuits*. Puis, sous le titre *Les Dames de Bagdad* (Paris, Desjonquières, 1990), à nouveau la traduction d'un conte des *Mille et une nuits*, avec commentaires de plusieurs spécialistes, notamment le narratologue Claude Brémond. Avec ce dernier et Bencheikh, Miquel publia l'année suivante un essai intitulé *Mille et un contes de la nuit* (Paris, Gallimard, 1991). Cette même année paraissait, dans la collection Folio, et dans l'attente d'une traduction complète, une traduction partielle des *Mille et une nuits*, en deux volumes, suivis d'un troisième en 1996 et, sous le titre de *Sindbâd de la mer et autres contes des Mille et une nuits*, un quatrième en 2001. En 2001, encore, paraissaient, sous le titre *De quelques-unes des Mille et une nuits* (Fata Morgana), huit contes, déjà traduits, sur le thème de la générosité avec commentaires. Cette aventure trouva son épilogue -ou plutôt sa consécration- avec la parution dans la Bibliothèque de la Pléiade du premier des trois tomes de la traduction complète des *Mille et une nuits* en 2005, suivis en 2006, malgré la disparition de Bencheikh à l'été 2005, des tomes II et III. Ainsi, trois siècles après la traduction d'Antoine Galland (1646-1715) et un siècle après celle de Joseph-Charles Mardrus (1868-1949) apparaissait, non pas une nouvelle traduction, mais bien une traduction nouvelle des *Mille et une nuits* : fondée sur le corpus arabe le plus complet (celui de l'édition du Caire de 1835 et de la seconde édition de Calcutta de 1839-1842, qui comptent effectivement mille et une nuits), elle est incontestablement la première à allier la rigueur scientifique à un goût très sûr pour la littérature, notamment en choisissant de traduire intégralement les très nombreux vers dont est entrecoupé le texte en prose.

Mais comme pour la littérature technique avec Muqaddasî ou pour la poésie avec Majnûn, Miquel a également, pour la littérature narrative, au sens le plus général du terme, un personnage favori. Ce n'est pas un personnage de fiction, mais historique, même si sa vie fut un véritable roman. Il s'agit de Usâma Ibn Munqidh (m. 584/1188), guerrier et lettré. Il en a retraduit, après Hartwig Derenbourg (1844-1908), le *Kitâb al-i'tibâr* sous le titre *Des Enseignements de la vie* (Paris, Imprimerie nationale, 1983). Et comme pour Muqaddasî avec *Un Palestinien sur la route* ou pour Majnûn avec le roman *Laylâ, ma raison*, il a donné, à la croisée

de l'érudition et de la littérature, une adaptation de son autobiographie sous le titre *Ousâma. Un prince syrien face aux croisés* (Paris, Fayard, 1986).

Se définissant lui-même comme un arabisant (et non un islamologue) et un arabisant essentiellement « classicisant », Miquel n'en a pas moins fait quelques excursions dans la littérature arabe moderne, traduisant des poèmes du poète irakien Badr Châker as-Sayyâb (1927-1964) (*Le Golfe et le fleuve*, Paris, Sindbad, 1977), un roman de l'écrivain palestinien Afrân El-Qâsem, né en 1944 (*L'Adverse*, Paris, Papyrus, 1983), un roman et des nouvelles de l'écrivain égyptien Naguib Mahfouz (1911-2006) (*Le jour de l'assassinat du leader*, Paris, Sindbad, 1989).

Professeur, Miquel est aussi l'auteur d'ouvrages que plusieurs générations d'étudiants ont eus entre leurs mains : le *Que sais-je ?* sur la littérature arabe (Paris, Puf, 1^{ère} édition 1969) ou le manuel *L'Islam et sa civilisation (VIIe-XXe siècles)* (Paris, Armand Colin, 1^{ère} édition 1968). Au premier on peut ajouter *Propos de littérature arabe* (Paris, Calligraphe, 1983), destiné à un public plus restreint. Le second vient rappeler que Miquel est aussi l'auteur, seul ou en collaboration, d'un certain nombre d'ouvrages ayant trait à l'histoire et à la civilisation musulmanes.

On peut, sans risque d'erreur, affirmer qu'il n'y a aujourd'hui aucun arabisant en France et dans le monde dont la bibliographie égale celle d'André Miquel et il faut remonter aux grands orientalistes du XIX^{ème} siècle pour trouver autant de titres et si divers. Un certain nombre sont déjà devenus des classiques. D'autres sont appelés à le devenir.

Notes

¹ « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications* n° 8, Paris, Le Seuil, 1966, p. 4, n. 1. Simplement, Barthes employait une terminologie plus technique : « métonymique (récit), métaphorique (poésie, discours sapientiel), enthymématique (discursif intellectuel) »...